

CHAPITRE IV

ASPECTS LINGUISTIQUES DE LA TRADUCTION (1)

D'après Bertrand Russell, « personne ne peut comprendre le mot *fromage*, s'il n'a pas d'abord une expérience non linguistique du fromage » (2). Si, cependant, nous suivons le précepte fondamental du même Russel, et mettons « l'accent sur les aspects linguistiques des problèmes philosophiques traditionnels », alors nous sommes obligés de dire que personne ne peut comprendre le mot *fromage* s'il ne connaît pas le sens assigné à ce mot dans le code lexical du français. Tout représentant d'une culture culinaire ignorant le fromage comprendra le mot français *fromage* s'il sait que dans cette langue ce mot signifie « aliment obtenu par la fermentation du lait caillé » et s'il a au moins une connaissance linguistique de « fermentation » et « lait caillé ». Nous n'avons jamais bu d'ambrosie ni de nectar et n'avons qu'une expérience linguistique des mots *ambrosie*, *nectar*, et *dieux* — nom des êtres mythiques qui en usaient ; néanmoins nous comprenons ces mots et savons dans quels contextes chacun d'eux peut s'employer.

Le sens des mots français *fromage*, *pomme*, *nectar*, *connaissance*, *mais*, *seulement*, ou de n'importe quel autre mot ou groupe de mots est décidément un fait linguistique — disons, pour être plus précis et moins étroits, un fait sémiotique. Contre ceux qui

(1) Publié en anglais dans R.A. Brower, ed. : *On Translation*, Harvard University Press, 1959, pp. 232-239.

(2) Bertrand Russell, « Logical Positivism », *Revue Internationale de Philosophie*, IV (1950), 18 ; cf. p. 3.

assignent le sens (le signifié) non au signe, mais à la chose elle-même, le meilleur argument, et le plus simple, serait de dire que personne n'a jamais goûté ni humé le sens de *fromage* ou de *pomme*. Il n'y a pas de signifié sans signe. On ne peut inférer le sens du mot *fromage* d'une connaissance non linguistique du roquefort ou du camembert sans l'assistance du code verbal. Il est nécessaire de recourir à toute une série de signes linguistiques si l'on veut faire comprendre un mot nouveau. Le simple fait de montrer du doigt l'objet que le mot désigne ne nous apprendra pas si *fromage* est le nom du spécimen donné ou de n'importe quelle boîte de camembert, du camembert en général ou de n'importe quel fromage, de n'importe quel produit lacté, nourriture ou rafraîchissement, ou peut-être de n'importe quelle boîte, indépendamment de son contenu. Finalement, le mot désigne-t-il simplement la chose en question, ou implique-t-il l'idée de vente, d'offre, de prohibition ou de malédiction ? (Montrer du doigt peut effectivement avoir le sens d'une malédiction : dans certaines cultures, particulièrement en Afrique, c'est un geste de mauvaise augure.)

Pour le linguiste comme pour l'usager ordinaire du langage, le sens d'un mot n'est rien d'autre que sa traduction par un autre signe qui peut lui être substitué, spécialement par un autre signe « dans lequel il se trouve plus complètement développé », comme l'enseigne Peirce, le plus profond investigateur de l'essence des signes (1). Le terme *célibataire* peut être converti en la désignation plus explicite, *personne non mariée*, chaque fois qu'un plus haut degré de clarté est requis. Nous distinguons trois manières d'interpréter un signe linguistique, selon qu'on le traduit dans d'autres signes de la même langue, dans une autre langue, ou dans un système de symboles non linguistique. Ces trois formes de traduction doivent recevoir des désignations différentes :

1) La traduction intralinguale ou reformulation (*rewording*) consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue.

2) La traduction interlinguale ou traduction proprement dite consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'une autre langue.

3) La traduction intersémiotique ou transmutation consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques.

(1) Cf. John Dewey, « Peirce's Theory of Linguistic Signs, Thought, and Meaning », *The Journal of Philosophy*, XVIII (1946), 91.

La traduction intralinguale d'un mot se sert d'un autre mot, plus ou moins synonyme, ou recourt à une circonlocution. Cependant, en règle générale, qui dit synonymie ne dit pas équivalence complète : par exemple, « tout vieux garçon est un célibataire, mais tout célibataire n'est pas un vieux garçon. » Un mot ou un groupe de mots idiomatique, bref une unité du code appartenant au plus haut niveau des unités codées, ne peut être pleinement interprétée qu'au moyen d'une combinaison, qui lui est équivalente, d'unités du code, c'est-à-dire au moyen d'un message se référant à cette unité : « tout célibataire est une personne non mariée et toute personne non mariée est un célibataire », ou « tout vieux garçon est un homme qui a vieilli sans se marier, et tout homme qui a vieilli sans se marier est un vieux garçon. »

De même, au niveau de la traduction proprement dite, il n'y a ordinairement pas équivalence complète entre les unités codées, cependant que des messages peuvent servir adéquatement d'interprétation des unités ou des messages étrangers. Le mot français *fromage* ne peut être entièrement identifié à son hétéronyme en russe courant, *sýr*, parce que le fromage blanc est un *fromage*, mais pas un *sýr*. Les Russes disent *prinesi sýru i tvorogu*, « apportez du fromage et (sic) du fromage blanc ». En russe courant, l'aliment obtenu à partir de la coagulation du lait ne s'appelle *sýr* que si un ferment spécial est utilisé.

Le plus souvent, cependant, en traduisant d'une langue à l'autre, on substitue des messages dans l'une des langues, non à des unités séparées, mais à des messages entiers de l'autre langue. Cette traduction est une forme de discours indirect; le traducteur recode et retransmet un message reçu d'une autre source. Ainsi la traduction implique deux messages équivalents dans deux codes différents.

L'équivalence dans la différence est le problème cardinal du langage et le principal objet de la linguistique. Comme tout receveur de messages verbaux, le linguiste se comporte en interprète de ces messages. Aucun spécimen linguistique ne peut être interprété par la science du langage sans une traduction des signes qui le composent en d'autres signes appartenant au même système ou à un autre système. Dès que l'on compare deux langues, se pose la question de la possibilité de traduction de l'une dans l'autre et réciproquement ; la pratique étendue de la communication interlinguale, en particulier les activités de traduction, doivent être un objet d'attention constante pour la science du langage. Il est difficile de surestimer le besoin urgent, l'import-

tance théorique et pratique, de dictionnaires bilingues différentiels, qui définiraient soigneusement et comparativement toutes les unités correspondantes, en extension et en compréhension. De même, des grammaires bilingues différentielles devraient définir ce qui rapproche et ce qui différencie deux langues du point de vue de la sélection et de la délimitation des concepts grammaticaux.

La pratique et la théorie de la traduction abondent en problèmes complexes; aussi, régulièrement, des tentatives sont faites de trancher le nœud gordien, en élevant l'impossibilité de la traduction à la hauteur d'un dogme. « Monsieur Tout-le-Monde, ce logicien naturel », si vivement imaginé par B. L. Whorf, est supposé tenir le bout de raisonnement suivant : « Les faits sont différents aux yeux de sujets à qui leur arrière-plan linguistique fournit une formulation différente de ces faits » (1). Dans les premières années de la révolution russe, il se trouva des visionnaires fanatiques pour plaider, dans les périodiques soviétiques, en faveur d'une révision radicale du langage traditionnel et en particulier pour réclamer la suppression d'expressions aussi trompeuses que le « lever » ou le « coucher » du soleil. Pourtant, nous continuons à employer cette imagerie ptolémaïque, sans que cela implique le rejet de la doctrine copernicienne, et il nous est aisé de passer de nos conversations courantes sur le soleil levant ou couchant à la représentation de la rotation de la terre, tout simplement parce que tout signe peut se traduire en un autre signe dans lequel il nous apparaît plus pleinement développé et précisé.

La faculté de parler une langue donnée implique celle de parler *de* cette langue. Ce genre d'opérations « métalinguistiques » permet de réviser et de redéfinir le vocabulaire employé. C'est Niels Bohr qui a mis en évidence la complémentarité des deux niveaux — langage-objet et métalangage — : toute donnée expérimentale bien définie doit être exprimée dans le langage ordinaire, « où il existe une relation complémentaire entre l'usage pratique de chaque mot et l'essai de donner une définition précise de ce mot » (2).

Toute expérience cognitive peut être rendue et classée dans n'importe quelle langue existante. Là où il y a des déficiences,

(1) Benjamin Lee Whorf, *Language, Thought, and Reality* (Cambridge, Mass., 1956), p. 235.

(2) Niels Bohr, « On the Notions of Causality and Complementarity », *Dialectica*, I (1948), 317 sv.

la terminologie sera modifiée et amplifiée par des emprunts, des calques, des néologismes, des déplacements sémantiques, et, finalement, par des circonlocutions. C'est ainsi que, dans la toute jeune langue littéraire des Chukchee du Nord-Est de la Sibérie, « écrou » est rendu par « clou tournant », « acier » par « fer dur », « étain » par « fer mince », « craie » par « savon à écrire », « montre » par « cœur martelant ». Même des circonlocutions apparemment contradictoires, telles que *električeskaja konka* (« voiture à cheval électrique »), le premier nom russe du tramway sans chevaux, ou *jena paragot* (« vapeur volant »), le nom koryak de l'aéroplane, désignent simplement l'analogie électrique du tramway à chevaux et l'analogie volant du bateau à vapeur, et ne gênent pas la communication, pas plus qu'il n'y a de trouble ou de « bruit » sémantique dans le double oxymoron : *cold beef-and-pork hot dog* (« un « chien chaud » froid au bœuf et au porc »).

L'absence de certains procédés grammaticaux dans le langage de sortie ne rend jamais impossible la traduction littérale de la totalité de l'information conceptuelle contenue dans l'original. Aux conjonctions traditionnelles *and* (« et ») et *or* (« ou ») est venu s'ajouter en anglais un nouveau connectif, *and/or* (« et/ou »), dont il a été question il y a quelques années dans ce livre spirituel, *Federal Prose, How to Write in and/or for Washington* (« La prose fédérale, comment écrire à et/ou pour Washington ») (1). De ces trois conjonctions, seule la dernière existe dans l'une des langues samoyèdes (2). En dépit de ces différences dans l'inventaire des conjonctions, les trois types de messages observés dans la « prose fédérale » peuvent tous se traduire distinctement aussi bien en anglais (ou en français) traditionnel que dans la langue samoyède en question. Soit, en « prose fédérale » : 1) Jean et Pierre viendront ; 2) Jean ou Pierre viendra, 3) Jean et/ou Pierre viendront. En français traditionnel, cela donne : 3) Jean et Pierre viendront, ou bien seulement l'un d'eux. Et, en samoyède, 1) Jean et/ou Pierre viendront tous deux ; 2) Jean et/ou Pierre, l'un des deux viendra.

Si telle catégorie grammaticale n'existe pas dans une langue donnée, son sens peut se traduire dans cette langue à l'aide de moyens lexicaux. Des formes duelles telles que le russe ancien

(1) James R. Masterson and Wendell Brooks Phillips, *Federal Prose* (Chapel Hill, N. C., 1948,) p. 40 sv.

(2) Cf. Knut Bergsland, « Finsk-ugrisk og almen språkvitenskap », *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, XV (1949), 374 sv.

brata seront traduites à l'aide de l'adjectif numéral : « deux frères ». Il est plus difficile de rester fidèle à l'original quand il s'agit de traduire, dans une langue pourvue d'une certaine catégorie grammaticale, à partir d'une langue qui ignore cette catégorie. Quand on traduit la phrase française « elle a des frères », dans une langue qui distingue le duel et le pluriel, on est obligé, soit de choisir entre deux propositions : « elle a deux frères » — « elle a plus de deux frères », soit de laisser la décision à l'auditeur et de dire : « elle a deux ou plus de deux frères ». De même, si on traduit, d'une langue qui ignore le nombre grammatical, en français, on est obligé de choisir l'une des deux possibilités — « frère » ou « frères » — ou de soumettre au receveur du message un choix binaire : « elle a soit un soit plus d'un frère. »

Comme l'a finement observé Boas, le système grammatical d'une langue (par opposition à son stock lexical) détermine les aspects de chaque expérience qui doivent obligatoirement être exprimés dans la langue en question : « Il nous faut choisir entre ces aspects, et l'un ou l'autre doit être choisi » (1). Pour traduire correctement la phrase anglaise *I hired a worker* (« J'engageai(s) un ouvrier/une ouvrière »), un Russe a besoin d'informations supplémentaires — l'action a-t-elle été accomplie ou non, l'ouvrier était-il un homme ou une femme ? — parce qu'il doit choisir entre aspect complétif ou non complétif du verbe — *nanjal* ou *nanimal* — et entre un nom masculin ou féminin — *rabotnika* ou *rabotnicu*. Si, à un Anglais qui vient d'énoncer cette phrase, je demande si l'ouvrier était un homme ou une femme, il peut juger ma question non pertinente ou indiscrete, tandis que, dans la version russe de cette même phrase, la réponse à cette question est obligatoire. D'autre part, quelles que soient les formes grammaticales russes choisies pour traduire le message anglais en question, la traduction ne donnera pas de réponse à la question de savoir si « *I hired* ou *I have hired a worker* » ou si l'ouvrier (l'ouvrière) était un ouvrier déterminé ou indéterminé (« le » ou « un », *the* ou *a*). Parce que l'information requise par les systèmes grammaticaux du russe et de l'anglais est dissemblable, nous nous trouvons confrontés à des ensembles tout à fait différents de choix binaires ; c'est pourquoi une série de traductions successives d'une même phrase isolée, de l'anglais en russe et vice versa, pourrait finir par priver complètement un tel message de son contenu initial. Le linguiste genevois S. Karcevski comparait

(1) Franz Boas, « Language », *General Anthropology*, Boston, 1948, pp. 132 sv. Cf. ici-même, ch. X.

volontiers une perte graduelle de ce genre à une série circulaire d'opérations de change défavorables. Mais évidemment, plus le contexte d'un message est riche et plus la perte d'information est limitée.

Les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles *doivent* exprimer, et non par ce qu'elles *peuvent* exprimer. Dans une langue donnée, chaque verbe implique nécessairement un ensemble de choix binaires spécifiques : le procès de l'énoncé est-il conçu avec ou sans référence à son accomplissement ? Le procès de l'énoncé est-il présenté ou non comme antérieur au procès de l'énonciation ? Naturellement, l'attention des locuteurs et auditeurs indigènes sera constamment concentrée sur les rubriques qui sont obligatoires dans leur code.

Dans sa fonction cognitive, le langage dépend très peu du système grammatical, parce que la définition de notre expérience est dans une relation complémentaire avec les opérations métalinguistiques — l'aspect cognitif du langage, non seulement admet mais requiert, l'interprétation au moyen d'autres codes, par recodage, c'est-à-dire la traduction. L'hypothèse de données cognitives ineffables ou intraduisibles serait une contradiction dans les termes. Mais, dans les plaisanteries, les rêves, la magie, bref dans ce qu'on peut appeler la mythologie linguistique de tous les jours et par dessus tout dans la poésie, les catégories grammaticales ont une teneur sémantique élevée. Dans ces conditions la question de la traduction se complique et prête à beaucoup plus de discussions.

Même une catégorie comme celle du genre grammatical, que l'on a souvent tenue pour purement formelle, joue un grand rôle dans les attitudes mythologiques d'une communauté linguistique. En russe, le féminin ne peut désigner une personne de sexe masculin, et le masculin ne peut caractériser une personne comme appartenant spécifiquement au sexe féminin. La manière de personnifier ou d'interpréter métaphoriquement les noms inanimés est influencée par leur genre. A l'Institut Psychologique de Moscou, en 1915, un test montra que des Russes, enclins à personnifier les jours de la semaine, représentaient systématiquement le lundi, le mardi et le mercredi comme des êtres masculins, et le jeudi, le vendredi et le samedi comme des êtres féminins, sans se rendre compte que cette distribution était due au genre masculin des trois premiers noms (*põnedel'nik, vtornik, četverg*) qui s'oppose au genre féminin des trois autres (*sreda, pjatnica, subбота*). Le fait que le mot désignant le vendredi est masculin dans certaines langues slaves et féminin dans d'autres se reflète dans les tradi-

tions populaires des peuples correspondants, qui diffèrent dans leur rituel du vendredi. La superstition, répandue en Russie, d'après laquelle un couteau tombé présage un invité et une fourchette tombée une invitée, est déterminée par le genre masculin de *nož* (« couteau ») et le genre féminin de *vilka* (« fourchette ») en russe. Dans les langues slaves, et dans d'autres langues encore, où « jour » est masculin et « nuit » féminin, le jour est représenté par les poètes comme l'amant de la nuit. Le peintre russe Repin était déconcerté de voir le péché dépeint comme une femme par les artistes allemands : il ne se rendait pas compte que « péché » est féminin en allemand (*die Sünde*), mais masculin en russe (*grex*). De même un enfant russe, lisant des contes allemands en traduction, fut stupéfait de découvrir que la Mort, de toute évidence une femme (russe *smert'*, féminin), était représentée comme un vieil homme (allemand *der Tod*, masculin). *Ma sœur la vie*, titre d'un recueil de poèmes de Boris Pasternak, est tout naturel en russe, où « vie » est féminin (*žizn'*), mais c'était assez pour réduire au désespoir le poète tchèque Josef Hora, qui a essayé de traduire ces poèmes, car en tchèque ce nom est masculin (*život*).

Il est très curieux que la toute première question qui fut soulevée dans la littérature slave à ses débuts fut précisément celle de la difficulté éprouvée par le traducteur à rendre le symbolisme des genres, et de l'absence de pertinence de cette difficulté du point de vue cognitif : c'est là en effet le sujet principal de la plus ancienne œuvre slave originale, la préface à la première traduction de l'*Évangélique*, faite peu après 860 par le fondateur des lettres et de la liturgie slave, Constantin le Philosophe, et qui a été récemment restituée et interprétée par André Vaillant (1). « Le grec, traduit dans une autre langue, ne peut pas toujours être reproduit identiquement, et c'est ce qui arrive à chaque langue quand on la traduit » dit l'apôtre slave. « Des noms tels que *potamos*, « fleuve » et *aster*, « étoile », masculins en grec, sont féminins dans une autre langue, comme *reka* et *vezda* en slave. » D'après le commentaire de Vaillant, cette divergence efface l'identification symbolique des fleuves aux démons et des étoiles aux anges dans la traduction slave de deux versets de Matthieu (7:25 et 2:9). Mais à cet obstacle poétique, saint Constantin oppose résolument le précepte de Denys l'Aréopagite,

(1) André Vaillant, « La Préface de l'Évangélique vieux-slave », *Revue des Etudes Slaves*, XXIV (1948), p. 5 sv.

selon lequel il faut être d'abord attentif aux valeurs cognitives (*sile razumu*), et non aux mots eux-mêmes.

En poésie, les équations verbales sont promues au rang de principe constructif du texte. Les catégories syntaxiques et morphologiques, les racines, les affixes, les phonèmes et leurs composants (les traits distinctifs) — bref, tous les constituants du code linguistique — sont confrontés, juxtaposés, mis en relation de contiguïté selon le principe de similarité et de contraste, et véhiculent ainsi une signification propre. La similitude phonologique est sentie comme une parenté sémantique. Le jeu de mot, ou, pour employer un terme plus érudit et à ce qu'il me semble plus précis, la paronomase, règne sur l'art poétique ; que cette domination soit absolue ou limitée, la poésie, par définition, est intraduisible. Seule est possible la transposition créatrice : transposition à l'intérieur d'une langue — d'une forme poétique à une autre —, transposition d'une langue à une autre, ou, finalement transposition intersémiotique — d'un système de signes à un autre, par exemple de l'art du langage à la musique, à la danse, au cinéma ou à la peinture.

S'il nous fallait traduire en français la formule traditionnelle *Traduttore, traditore*, par « le traducteur est un traître », nous priverions l'épigramme italienne de sa valeur paronomastique. D'où une attitude cognitive qui nous obligerait à changer cet aphorisme en une proposition plus explicite, et à répondre aux questions : traducteur de quels messages ? traître à quelles valeurs ?

CHAPITRE V

LINGUISTIQUE ET THÉORIE DE LA COMMUNICATION (1)

Pour Norbert Wiener, il n'existe « aucune opposition fondamentale entre les problèmes que rencontrent nos ingénieurs dans la mesure de la communication et les problèmes de nos philologues » (2). Il est un fait que les coïncidences, les convergences, sont frappantes, entre les étapes les plus récentes de l'analyse linguistique et le mode d'approche du langage qui caractérise la théorie mathématique de la communication. Comme chacune de ces deux disciplines s'occupe, selon des voies d'ailleurs différentes et bien autonomes, du même domaine, celui de la communication verbale, un étroit contact entre elles s'est révélé utile à toutes deux, et il ne fait aucun doute que cette collaboration sera de plus en plus profitable dans l'avenir.

Le flux du langage parlé, physiquement continu, confronta à l'origine la théorie de la communication à une situation « considérablement plus compliquée » que ce n'était le cas pour l'ensemble fini d'éléments discrets que présentait le langage écrit(3). L'analyse linguistique, cependant, est arrivée à résoudre le discours oral en une série finie d'unités d'information élémentaires. Ces unités discrètes ultimes, dites traits distinctifs, sont

(1) Publié en anglais dans les « Proceedings of Symposia in Applied Mathematics », vol. XII, *Structure of Language and its Mathematical Aspects*, American Mathematical Society, 1961, pp. 245-252.

(2) *Journal of the Acoustical Society of America*, (JASA), vol. 22 (1950), p. 697.

(3) C. E. Shannon et W. Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, Urbana, 1949, pp. 74 sv., 112 sv.

groupées en « faisceaux » simultanés, appelés phonèmes, qui à leur tour s'enchaînent pour former des séquences. Ainsi donc la forme, dans le langage, a une structure manifestement granulaire et est susceptible d'une description quantique.

Le but premier de la théorie de l'information, tel que le formule par exemple D. M. McKay, est d'« isoler de leurs contextes particuliers ces éléments abstraits des représentations qui peuvent rester invariants à travers de nouvelles formulations » (1). L'analogie linguistique de ce problème est la recherche, en phonologie, des invariants relationnels. Les diverses possibilités ouvertes à la mesure de la quantité d'information phonologique, qu'entrevoient les ingénieurs des communications — quand ils distinguent entre contenu d'information structural et métrique — peuvent fournir à la linguistique, tant synchronique qu'historique, de précieux matériaux, qui seront d'une importance particulière pour la typologie des langues, du point de vue purement phonologique comme du point de vue de l'intersection entre la phonologie et le niveau lexico-grammatical.

La découverte progressive, par la linguistique, qu'un principe dichotomique est à la base de tout le système des traits distinctifs du langage, se trouve corroborée par l'emploi comme unité de mesure, chez les ingénieurs des communications, des signaux binaires (*binary digits* ou *bits*, pour employer le mot-valise devenu populaire). Quand les ingénieurs définissent l'information sélective d'un message comme le nombre minimum de décisions binaires qui permettent au receveur de reconstruire ce qu'il doit apprendre du message sur la base des données déjà à sa disposition (2), cette formule réaliste est parfaitement applicable au rôle des traits distinctifs dans la communication verbale. A peine avait-on commencé à reconnaître des lois universelles par l'étude des invariants, à peine avait-on esquissé une classification d'ensemble des traits distinctifs sur la base de ces principes, que le problème de traduire les critères proposés par les linguistes en un « langage mathématique et instrumental » fut posé par D. Gabor dans ses conférences sur la théorie de la communication (3). Et récemment est parue une instructive étude de G. Ungeheuer, qui offre un essai d'interprétation mathématique des traits distinctifs et de leur structure binaire (4).

(1) *Cybernetics : Transactions of the Eighth Conference*, New York, 1952, p. 224.

(2) *Communication Theory*, ed. by W. Jackson, New York, 1953, p. 2.

(3) *Lectures in Communication Theory*, M.I.T., Cambridge, Mass., 1951, p. 82.

(4) *Studia Linguistica*, vol. 13 (1959), pp. 69-97.

La notion de redondance, empruntée par la théorie de la communication à une branche de la linguistique, la rhétorique, a acquis une place importante dans le développement de cette théorie et a été audacieusement redéfinie comme équivalant à « un moins l'entropie relative » ; sous cet aspect, elle a fait sa rentrée dans la linguistique actuelle, pour en devenir un des thèmes centraux. On s'aperçoit maintenant de la nécessité d'une stricte distinction entre différents types de redondance, et cela en théorie de la communication comme en linguistique, où le concept de redondance embrasse d'une part les moyens pléonastiques en tant qu'ils s'opposent à la concision explicite (la *brevitas* de la rhétorique traditionnelle), et d'autre part ce qui est explicite par opposition à l'ellipse. Au niveau phonologique, les linguistes sont habitués à distinguer les traits phonologiques distinctifs des variantes contextuelles ou combinatoires (*allophones*), mais le traitement, par la théorie de la communication, de problèmes étroitement liés, la redondance, la prédictabilité et les probabilités conditionnelles, a permis de clarifier les rapports entre les deux principales classes de qualités phoniques — les traits distinctifs et les traits redondants.

L'analyse phonologique, si elle se donne pour tâche d'éliminer systématiquement les redondances, fournit nécessairement une solution optimale et sans ambiguïté. La croyance superstitieuse de certains théoriciens, peu versés dans la linguistique, qu'« il ne reste aucune bonne raison de distinguer les traits phonologiques en distinctifs et redondants » (1), est manifestement contredite par des données linguistiques innombrables. Si, par exemple, en russe, la différence entre les voyelles d'avant et les voyelles d'arrière correspondantes est toujours accompagnée d'une différence entre les consonnes qui précèdent, qui sont palatalisées devant les voyelles d'avant et non-palatalisées devant les voyelles d'arrière, si d'autre part la différence entre consonnes palatalisées et non-palatalisées se retrouve ailleurs que dans un voisinage vocalique, le linguiste est obligé de conclure qu'en russe la différence entre la présence et l'absence de palatalisation consonantique est un trait distinctif, tandis que la différence entre voyelles d'avant et voyelles d'arrière apparaît comme simplement redondante. Le caractère distinctif, d'une part, la redondance, de l'autre, loin d'être des postulats arbitraires de l'investigateur, sont objectivement présents et distingués dans la langue.

(1) *Word*, vol. 13 (1957), p. 328.

Le préjugé qui tient les traits redondants pour non pertinents et les traits distinctifs pour les seuls pertinents est en train de disparaître de la linguistique, et c'est une fois de plus la théorie de la communication, en particulier quand elle traite des probabilités transitionnelles, qui aide les linguistes à surmonter la tendance à voir les traits distinctifs et redondants comme étant respectivement pertinents et non-pertinents.

D'après McKay, le mot-clé de la théorie de la communication, c'est la notion de possibilités préconçues ; la linguistique dit la même chose. Dans aucune des deux disciplines il n'y a eu le moindre doute sur le rôle fondamental joué par les opérations de sélection dans les activités verbales. L'ingénieur admet que l'émetteur et le receveur d'un message verbal ont en commun à peu près le même « système de classement » de possibilités préfabriquées, et, de la même manière, la linguistique saussurienne parle de la langue qui rend possible l'échange de parole entre les interlocuteurs. Un tel « ensemble de possibilités déjà prévues et préparées » (1) implique l'existence d'un code, et ce code est conçu par la théorie de la communication comme « une transformation convenue, habituellement terme à terme et réversible » (2) par le moyen de laquelle un ensemble donné d'unités d'information est converti en une séquence de phonèmes et vice versa.

Le code assortit le signifiant au signifié et le signifié au signifiant. Aujourd'hui, grâce au traitement par la théorie de la communication des problèmes de codage, la dichotomie saussurienne entre langue et parole peut recevoir une nouvelle formulation, beaucoup plus précise, ce qui lui donne une valeur opérationnelle neuve. Réciproquement, dans la linguistique moderne, la théorie de la communication peut trouver de riches informations sur la structure stratifiée, aux aspects multiples et compliqués, du code linguistique.

La linguistique a déjà décrit adéquatement, dans ses grandes lignes, la structure du code linguistique, mais on oublie encore trop fréquemment qu'on ne peut parler d'un ensemble fini de « représentations standardisées » que dans le cas des symboles lexicaux, de leurs constituants grammaticaux et phonologiques, et des règles grammaticales et phonologiques de combinaison. Seul ce secteur de la communication peut être défini comme une

(1) *Cybernetics : Transactions of the Eighth Conference*, New York, 1952, p. 183.

(2) C. Cherry, *On Human Communication*, New York-Londres, 1957, p. 7.

simple « activité de reproduction des représentations ». D'un autre côté, il reste opportun de rappeler que le code ne se limite pas à ce que les ingénieurs appellent « le contenu purement cognitif du discours » ; en fait, la stratification stylistique des symboles lexicaux tout comme les variations prétendues « libres », dans leur constitution comme dans les règles de leurs combinaisons, sont « prévues et préparées » par le code.

Dans son programme pour une science future des signes (la sémiotique), Charles Peirce notait ceci : « Un légisigne est une loi qui est un signe. Cette loi est d'ordinaire établie par les hommes. Tout signe conventionnel est un légisigne » (1). Les symboles linguistiques sont donnés comme un exemple frappant de légisignes. Les interlocuteurs appartenant à la même communauté linguistique peuvent être définis comme les usagers effectifs d'un seul et même code embrassant les mêmes légisignes. Un code commun est leur instrument de communication, qui fonde effectivement et rend possible l'échange de messages. C'est ici que réside la différence essentielle entre la linguistique et les sciences physiques, différence qu'a fait ressortir la théorie de la communication, et surtout l'école anglaise, qui trace une nette ligne de démarcation entre la théorie de la communication et celle de l'information. Néanmoins, cette distinction, aussi étrange que cela paraisse, est parfois négligée par les linguistes. « Les *stimuli* reçus de la Nature », comme l'indique sagement Colin Cherry, « ne sont pas des images de la réalité mais les documents à partir desquels nous construisons nos modèles personnels » (2). Tandis que le physicien crée des constructions théoriques, appliquant son propre système hypothétique de nouveaux symboles sur les indices extraits, le linguiste, lui, recode seulement, il traduit dans les symboles d'un métalangage les symboles déjà existants qui sont en usage dans la langue de la communauté linguistique donnée (3).

Les constituants du code, par exemple les traits distinctifs, sont littéralement présents et fonctionnent réellement dans la communication parlée. Pour le receveur comme pour l'émetteur, ainsi que le signale R. M. Fano, l'opération de sélection forme

(1) *Collected Papers*, vol. 2, Cambridge, Mass., 1932, p. 142 sv.

(2) *Op. cit.*, p. 62. Cf. W. Meyer-Eppler, *Grundlagen und Anwendungen der Informationstheorie*, Berlin-Göttingen-Heidelberg, 1959, p. 250 sv.

(3) NDT : Jakobson se réfère ici à la classification, faite par Peirce, des signes en *indices, icones et symboles*.

la base des « processus de transmission de l'information » (1). L'ensemble de choix par oui ou non qui est sous-jacent à chaque faisceau de ces traits discrets n'est pas combiné arbitrairement par le linguiste : ces choix sont réellement effectués par le destinataire du message, chaque fois que les suggestions du contexte, verbal ou non verbalisé, ne rendent pas inutile la reconnaissance des traits.

Sur les deux plans, grammatical et phonologique, non seulement le destinataire quand il décode le message, mais aussi l'encodeur peuvent pratiquer l'ellipse ; en particulier l'encodeur peut omettre certains traits ou même certains de leurs groupements simultanés ou successifs. Mais l'ellipse, elle aussi, est régie par des lois codifiées. Le langage n'est jamais monolithique ; le code total inclut un ensemble de sous-codes : des questions telles que celle des règles de transformation du code central, optimum, explicite, en différents sous-codes, elliptiques à divers degrés, de même que celle de la comparaison de ces différents codes du point de vue de la quantité d'information véhiculée, de telles questions exigent d'être traitées à la fois par les linguistes et par les ingénieurs. Le code convertible de la langue, avec toutes ses fluctuations de sous-code à sous-code et tous les changements qu'il subit continuellement, demande à être décrit systématiquement et conjointement par la linguistique et la théorie de la communication. Une vue compréhensive de la synchronie dynamique de la langue, impliquant les coordonnées spatio-temporelles, doit remplacer le modèle traditionnel des descriptions arbitrairement limitées à l'aspect *statique*.

Le linguiste descripteur, qui possède, ou acquiert, la maîtrise de la langue qu'il observe, est, ou devient progressivement, un partenaire potentiel ou actuel de l'échange des messages verbaux parmi les membres de la communauté linguistique ; il devient un membre passif, ou même actif, de cette communauté. L'ingénieur des communications est parfaitement justifié de défendre, contre « certains philologues », la nécessité absolument dominante d'« amener l'observateur sur la scène », et de tenir, avec Cherry, que « la description la plus complète sera celle de l'observateur-participant (2) ». Aux antipodes du participant, le spectateur détaché et extérieur se comporte comme un cryptanalyste, qui reçoit des messages dont il n'est pas le destina-

(1) *The Transmission of Information*, M.I.T., Research Laboratory of Electronics, Technical Report N° 65 (1949) p. 3 sv.

(2) *For Roman Jakobson*, La Haye, 1956, p. 61 sv.

taire et dont il ne connaît pas le code (1). C'est en scrutant les messages qu'il s'efforce de dégager le code. Dans la mesure du possible, ce niveau de la recherche linguistique ne doit constituer qu'une étape préliminaire, qui doit faire place ensuite à une approche interne de la langue étudiée, l'observateur s'adaptant aux locuteurs indigènes et décodant les messages dans leur langue maternelle, en passant par le code.

Aussi longtemps que le chercheur ignore les signifiés d'une langue donnée, et n'a d'accès qu'aux signifiants, il doit se résoudre bon gré mal gré, à faire appel à ses qualités de détective, et à tirer des données externes le maximum d'information qu'elles peuvent lui fournir sur la structure de la langue. L'état présent de l'étruscologie donne un bon exemple de cette technique. Mais si le linguiste est familiarisé avec le code, c'est-à-dire s'il maîtrise le système de transformations par le moyen duquel un ensemble de signifiants est converti en un ensemble de signifiés, alors il devient superflu de jouer les Sherlock Holmes, à moins que le chercheur ne désire précisément déterminer jusqu'à quel point cette procédure artificielle peut fournir des données sûres. Il est difficile, cependant, de simuler l'ignorance d'un code familier: les significations escamotées reviennent subrepticement fausser une démarche qui se voulait cryptanalytique.

Niels Bohr voit dans « le caractère inséparable du contenu objectif et du sujet observant » une prémisse de toute connaissance bien définie (2). De toute évidence, cette remarque vaut pour la linguistique ; la position de l'observateur par rapport à la langue observée et décrite doit être exactement identifiée. Tout d'abord, comme l'a indiqué Jurgen Ruesch, l'information qu'un observateur peut récolter dépend de sa situation à l'intérieur ou en dehors du système (3). De plus, si l'observateur est situé à l'intérieur du système, il faut bien comprendre que le langage présente deux aspects très différents selon qu'on se place du point de vue du destinataire ou de celui du destinataire, selon que le langage est vu de l'une ou de l'autre extrémité du canal de communication. En gros, le processus d'encodage va du sens au son, et du niveau lexico-grammatical au niveau phonologique, tandis que le processus de décodage présente la direc-

(1) Cf. R. Jakobson et Morris Halle. *Fundamentals of Language*, La Haye 1956, p. 17-19 (= ici-même, ch. VI, p. 117-118).

(2) *Atomic Physics and Human Knowledge*, New York, 1958, p. 30.

(3) *Toward a Unified Theory of Human Behavior*, ed. by R. R. Grinker, New York, 1956, p. 54.

tion inverse — du son au sens, et des éléments aux symboles. Tandis que l'orientation (*Einstellung, set*) vers les constituants immédiats est au premier plan dans la production du discours, pour la perception le message est *d'abord* un processus stochastique. L'aspect probabiliste du discours trouve une expression insigne dans le problème que les homonymes posent à l'auditeur, alors que pour le locuteur l'homonymie n'existe pas. Quand il dit /por/, il sait à l'avance s'il veut dire « porc » ou « port », tandis que l'auditeur doit s'en remettre aux probabilités conditionnelles offertes par le contexte (1). Pour le receveur, le message présente nombre d'ambiguïtés là où il n'y avait pas d'équivoque pour l'émetteur. On peut dire que ce qui caractérise les ambiguïtés de la poésie et du jeu de mot, c'est l'utilisation, au niveau de l'émission du message, de cette propriété de sa réception.

Il y a sans aucun doute *feedback* entre la parole et l'écoute, mais la hiérarchie des deux processus s'inverse quand on passe de l'encodeur au décodeur. Ces deux aspects distincts du langage sont irréductibles l'un à l'autre ; tous deux sont également essentiels et doivent être regardés comme *complémentaires*, au sens où Niels Bohr emploie ce terme. L'autonomie relative du modèle récepteur est illustrée par la priorité temporelle très répandue de l'acquisition passive du langage chez les enfants comme chez les adultes. La requête de L. Ščerba — que l'on délimite et élabore deux grammaires, l'une « active » et l'autre « passive » — a été récemment remise à l'ordre du jour par de jeunes savants russes ; elle revêt une égale importance pour la théorie linguistique, l'enseignement des langues, et la linguistique appliquée (2).

Qu'un linguiste traite de l'un des deux aspects du langage comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, c'est-à-dire sans se rendre compte si ses observations concernent la source ou la réception, est en fait quelque chose de moins dangereux que les compromis arbitraires que l'on fait fréquemment entre des analyses portant sur l'émission et sur la réception ; c'est ce qui se passe, par exemple, dans le cas d'une grammaire active étudiant les opérations génératrices sans faire appel au sens, en dépit de la nécessaire priorité du sens pour l'encodeur. A l'heure actuelle la linguistique reçoit de la théorie de la communication des sug-

(1) Cf. R. Jakobson, « A new outline of Russian phonology », in *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics*, vols. 1-2 (1959), p. 286 sv. (repris dans *Selected Writings*, I, p. 532 sv.).

(2) Voir I. Revzin, *Tezisy Konferencii po mashinnomu perevodu*, Moscou, Gos. Ped. Inst. Inostrannyx Jazykov, 1958, pp. 23-25.

gestions particulièrement précieuses pour l'étude quelque peu négligée de la réception verbale.

McKay nous met en garde contre la confusion entre l'échange de messages verbaux et l'extraction d'information du monde physique, deux choses qui ont été abusivement unifiées sous l'étiquette de « communication » ; pour McKay, ce mot a inévitablement une connotation *anthropomorphique* qui « embrouille toute la question » (1). Un danger semblable existe quand on interprète l'intercommunication humaine en termes d'information physique. Les essais qui ont été tentés de construire un modèle du langage sans relation aucune au locuteur ou à l'auditeur, et qui hypostasient ainsi un code détaché de la communication effective, risquent de réduire le langage à une fiction scolastique.

A côté de l'encodage et du décodage, la procédure du recodage aussi, le passage d'un code à l'autre (*code switching*), bref les aspects variés de la traduction, commencent à préoccuper sérieusement les linguistes et les théoriciens de la communication, aux Etats-Unis comme en Europe occidentale ou orientale. C'est seulement depuis peu de temps que des problèmes aussi fascinants que ceux des modes et des degrés de la compréhension mutuelle entre des sujets parlant certaines langues étroitement apparentées, par exemple le danois, le norvégien et le suédois, ont commencé à attirer l'attention des linguistes (2) ; ils promettent d'apporter des lumières sur le phénomène connu dans la théorie de la communication sous le nom de « bruit sémantique » et sur le problème, important théoriquement et pédagogiquement, des méthodes destinées à le surmonter.

On sait que pendant une certaine période, la linguistique et la théorie de la communication furent tentées de traiter toute considération relative au sens comme une sorte de bruit sémantique, et d'exclure la sémantique de l'étude des messages verbaux. A présent cependant, les linguistes témoignent d'une tendance à réintroduire la signification, tout en utilisant l'expérience très instructive apportée par cet ostracisme temporaire. Un courant semblable peut être observé dans la théorie de la communication. D'après Weaver, l'analyse de la communication « a si bien déblayé le terrain que la voie est maintenant

(1) *Cybernetics : Transactions of the Eighth Conference*, New York, 1952, p. 221.

(2) Voir, en particulier, E. Haugen, *NTSV*, vol. 29, (1953), pp. 225-249.

prête, pour la première fois peut-être, pour une réelle théorie du sens » et spécialement pour aborder « un des aspects les plus importants mais aussi les plus difficiles de la question du sens, à savoir l'influence du contexte » (1). Les linguistes découvrent progressivement comment traiter les questions de sens, et en particulier celle de la relation entre signification générale et signification contextuelle, en tant que thème intrinsèquement linguistique, nettement distinct des problèmes ontologiques de la dénotation.

La théorie de la communication, qui a maintenant maîtrisé le domaine de l'information phonématique, peut aborder la tâche de mesurer la quantité d'information grammaticale, puisque le système des catégories grammaticales, des catégories morphologiques en particulier, est ostensiblement basé sur une échelle d'oppositions binaires. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a neuf choix binaires à la base des plus de 100 formes conjuguées simples et composées d'un verbe anglais, donné, par exemple, en combinaison avec le pronom *I* (« je ») (2). La quantité d'information grammaticale véhiculée par le verbe anglais pourra ensuite être confrontée aux données correspondantes relatives au nom en anglais, ou au verbe et au nom dans diverses langues : la relation entre l'information morphologique et l'information syntaxique en anglais devra être comparée à la relation équivalente dans d'autres langues, et toutes ces données comparatives présenteront un important matériel, qui sera utile pour l'élaboration d'une typologie des langues et pour la recherche des lois linguistiques universelles.

Il restera encore à confronter la quantité d'information grammaticale potentiellement contenue dans les paradigmes d'une langue donnée (étude statistique du code) avec la quantité d'information similaire dans les actes de parole, dans les occurrences effectives des diverses formes grammaticales à l'intérieur d'un certain *corpus* de messages. Feindre d'ignorer cette dualité et de limiter l'analyse et le calcul linguistiques soit seulement au code, soit seulement au corpus, c'est appauvrir la recherche. Quelle relation existe-t-il entre la structure des constituants du code

(1) Shannon et Weaver, *op. cit.* p. 118. Cf. McKay, « The Place of « Meaning » in the Theory of Communication », *Information Theory*, ed. by C. Cherry, New York, 1956.

(2) 1. Prétérit (opposé à non-prétérit), 2. parfait, 3. progressif, 4. expectif, 5. déterminé moralement, 6. contingent, 7. potentiel, 8. assertorique, 9. passif. Cf. ici-même, ch. X, et W. F. Twaddell, *The English Verb Auxiliaries*, Providence, 1960.

verbal, et leur fréquence relative, dans le code, et dans l'usage qui en est fait ? Voilà une question cruciale, qu'il n'est pas possible de passer sous silence.

La définition sémiotique du sens d'un symbole comme étant sa traduction en d'autres symboles trouve une application efficace dans l'examen linguistique de la traduction intra- et interlinguale ; en abordant de cette manière l'information sémantique, on rencontre la proposition de Shannon de définir l'information comme « cela qui reste invariant à travers toutes les opérations réversibles d'encodage ou de traduction, bref, comme la classe d'équivalence de toutes ces traductions » (1).

Dans l'étude des significations, grammaticales ou lexicales, il nous faut veiller soigneusement à ne pas faire un mauvais usage des notions polaires de régularité et de déviation. C'est souvent parce qu'on perd de vue la structure stratifiée, hiérarchisée, du langage, qu'on a recours à l'idée de déviation. Un élément secondaire est cependant tout autre chose qu'un élément aberrant, déviant. Nous ne sommes justifiés à considérer comme aberrants, ni, chez Kuryłowicz, la dérivation syntaxique par rapport à la fonction primaire (2), ni, chez Chomsky, les transformations, par opposition aux noyaux (3), ni, chez Bloomfield, les significations marginales (transférées) en face de la signification centrale, du mot (4). Les créations métaphoriques ne représentent pas des déviations ; ce sont des procédés réguliers, relevant de certaines variétés stylistiques qui sont des sous-codes du code total ; si, à l'intérieur d'un sous-code de ce genre, Marvell assigne une épithète concrète à un nom abstrait (ce qui est proprement un hypallage) — *a green thought in a green shade* (une verte pensée dans une ombre verte) —, si Shakespeare transpose métaphoriquement un non inanimé dans la classe féminine — *the morning opens her golden gates* (le matin — pour ainsi dire « neutre » en anglais — ouvre ses — au féminin — portes d'or) ou si Dylan Thomas, comme le note la communication de Putnam, emploie métonymiquement « douleur » au lieu de « moment douloureux » — *A grief ago I saw him there* (litt. « Il y a une douleur je l'ai vu là. ») — toutes ces expressions doivent être tenues pour

(1) *Cybernetics : Transactions of the Seventh Conference*, New York, 1951, p. 157.

(2) *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, n° 110 (1936), pp. 79-92.

(3) *Syntactic Structures*, La Haye, 1957.

(4) *Language*, New York, 1933, p. 149.

régulières et non aberrantes. Contrairement aux constructions agrammaticales du type « les filles dort », les expressions citées sont douées de sens, et toute phrase douée d'un sens peut être soumise à une épreuve de vérité, exactement de la même manière que l'affirmation : « Pierre est un vieux renard » pourrait s'attirer la réplique : « Ce n'est pas vrai ; Pierre n'est pas un renard mais un cochon, c'est Jean qui est un renard. » Soit dit en passant, ni l'ellipse, ni la réticence ni l'anacoluthie ne peuvent être tenues pour des structures irrégulières ; tout comme le style relâché, le sous-code brachylogique auquel elles appartiennent, elles ne sont rien d'autre que des dérivés réguliers des formes centrales contenues dans le modèle courant explicite. Une fois de plus, cette « variabilité du code », qui permet de comprendre pourquoi le modèle courant ne se trouve pas réalisé dans certaines conduites patentes, a été méconnu plutôt par les linguistes que par les ingénieurs, moins embarrassés de préjugés.

En résumé, il existe un vaste ensemble de questions qui réclament la coopération des deux disciplines distinctes et indépendantes qui sont ici en cause. Les premières étapes parcourues dans cette direction se sont révélées heureuses. J'aimerais conclure en évoquant ce qui est sans doute l'exemple le plus ancien, et peut-être le plus spectaculaire jusqu'il y a très peu de temps, de la collaboration entre la linguistique, tout particulièrement l'étude du langage poétique, d'une part, et l'analyse mathématique des processus stochastiques d'autre part. L'école russe de métrique doit une partie de sa renommée internationale au fait qu'il y a quelque quarante ans, des chercheurs tels que B. Tomachevski, versés tout à la fois dans les mathématiques et la philologie, surent utiliser les chaînes de Markov pour l'étude statistique du vers ; ces matériaux, complétés par une analyse linguistique de la structure du vers, donnèrent au début des années 20 une théorie du vers basée sur le calcul des probabilités conditionnelles et des tensions entre anticipation et surprise considérées comme des valeurs rythmiques mesurables ; le calcul de ces tensions, que nous avons baptisées « attentes frustrées », a fourni de surprenantes indications pour l'établissement sur une base scientifique de la métrique descriptive, historique, comparative et générale (1).

(1) Cf. Boris Tomachevski, *O stixe*, Leningrad, 1929 ; R. Jakobson, *O češskom stixe*, Berlin-Moscou, 1923, et « Linguistique et poétique » (ici-même, ch. XI, p. 225-227).

Je suis convaincu que les méthodes récemment développées en linguistique structurale et en théorie de la communication, appliquées à l'analyse du vers, et à beaucoup d'autres provinces du langage, ouvriront de vastes perspectives pour une coordination ultérieure des efforts des deux disciplines. Espérons que notre attente ne sera pas frustrée (1).

(1) J'aimerais dédier cet article à la mémoire de mon père, l'ingénieur O. A. Jakobson.

ches syntaxiques et morphologiques ne peuvent être supplantées par une grammaire normative, et, de même, aucun manifeste, débitant les goûts et opinions propres à un critique sur la littérature créatrice, ne peut se substituer à une analyse scientifique objective de l'art du langage. Qu'on ne s'imagine pas, cependant, que nous prônons le principe quiétiste du *laissez-faire* (1) : toute culture verbale implique des entreprises normatives, des programmes, des plans. Mais pourquoi devrait-on faire une nette distinction entre la linguistique pure et la linguistique appliquée, entre la phonétique et l'orthophonie, et non entre les études littéraires et la critique ?

Les études littéraires, avec la poétique au premier rang, portent, tout comme la linguistique, sur deux groupes de problèmes : des problèmes synchroniques, et des problèmes diachroniques. La description synchronique envisage non seulement la production littéraire d'une époque donnée, mais aussi cette partie de la tradition littéraire qui est restée vivante ou a été ressuscitée à l'époque en question. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle, dans le monde poétique anglais, il y a une présence vivante de Shakespeare, d'une part, de Donne, Marvell, Keats, Emily Dickinson, de l'autre, tandis que l'œuvre de James Thomson ou celle de Longfellow, pour le moment, ne comptent pas au nombre des valeurs artistiques viables. Le choix qu'un nouveau courant fait parmi les classiques, la réinterprétation qu'il en donne, voilà des problèmes essentiels pour les études littéraires synchroniques. Il ne faut pas confondre la poétique synchronique, pas plus que la linguistique synchronique, avec la statique : chaque époque distingue des formes conservatrices et des formes novatrices. Chaque époque est vécue par les contemporains dans sa dynamique temporelle ; d'autre part, l'étude historique, en poétique comme en linguistique, a affaire, non seulement à des changements, mais aussi à des facteurs continus, durables, statiques. La poétique historique, tout comme l'histoire du langage, si elle se veut vraiment compréhensive, doit être conçue comme une superstructure, bâtie sur une série de descriptions synchroniques successives.

L'insistance à tenir la poétique à l'écart de la linguistique ne se justifie que quand le domaine de la linguistique se trouve abusivement restreint, par exemple quand certains linguistes voient dans la phrase la plus haute construction analysable, ou

(1) En français dans le texte.

quand la sphère de la linguistique est confiné à la seule grammaire, ou uniquement aux questions non sémantiques de forme externe, ou encore à l'inventaire des procédés dénotatifs à l'exclusion des variations libres. Voegelin (1) a mis le doigt sur les deux très importants problèmes, d'ailleurs apparentés, qui se posent à la linguistique structurale : il nous faut réviser l'« hypothèse du langage monolithique » et reconnaître l'« interdépendance de diverses structures à l'intérieur d'une même langue ». Sans aucun doute, pour toute communauté linguistique, pour tout sujet parlant, il existe une unité de la langue, mais ce code global représente un système de sous-codes en communication réciproque ; chaque langue embrasse plusieurs systèmes simultanés dont chacun est caractérisé par une fonction différente.

Nous serons évidemment d'accord avec Sapir pour dire que, dans l'ensemble, « l'idéation règne en maître dans le langage... » (2), mais cette suprématie n'autorise pas la linguistique à négliger les « facteurs secondaires ». Les éléments émotifs du discours qui, à en croire Joos, ne pourraient être décrits « au moyen d'un nombre fini de catégories absolues », sont classés par lui parmi les « éléments non linguistiques du monde réel ». Aussi, conclut-il, « ils restent pour nous des phénomènes vagues, protéiques, fluctuants, et nous refusons de les tolérer dans notre science » (3). Joos est à vrai dire un brillant expert en expériences de réduction ; en exigeant aussi carrément que l'on expulse les éléments émotifs de la science du langage, il s'embarque dans une radicale expérience de réduction — de *reductio ad absurdum*.

Le langage doit être étudié dans toute la variété de ses fonctions. Avant d'aborder la fonction poétique, il nous faut déterminer quelle est sa place parmi les autres fonctions du langage. Pour donner une idée de ces fonctions, un aperçu sommaire portant sur les facteurs constitutifs de tout procès linguistique, de tout acte de communication verbale, est nécessaire. Le destinataire envoie un message au destinataire. Pour être opérant, le message requiert d'abord un contexte auquel il renvoie (c'est ce qu'on appelle aussi, dans une terminologie quelque peu ambiguë, le « référent »), contexte saisissable par le destinataire, et qui est, soit verbal, soit susceptible d'être verbalisé ; ensuite, le message requiert un code, commun, en tout ou au

(1) C.F. Voegelin : « Casual and Noncasual Utterances within Unified Structure » in SL (= *Style in Language*), pp. 57-68.

(2) Cf. Sapir, *Le langage*.

(3) M. Joos, « Description of Language Design », JASA, 22.701-708 (1950).

moins en partie, au destinataire et au destinataire (ou, en d'autres termes, à l'encodeur et au décodeur du message) ; enfin, le message requiert un contact, un canal physique et une connexion psychologique entre le destinataire et le destinataire, contact qui leur permet d'établir et de maintenir la communication. Ces différents facteurs inaliénables de la communication verbale peuvent être schématiquement représentés comme suit :

CONTEXTE

DESTINATEUR MESSAGE DESTINATAIRE.

CONTACT

CODE

Chacun de ces six facteurs donne naissance à une fonction linguistique différente. Disons tout de suite que, si nous distinguons ainsi six aspects fondamentaux dans le langage, il serait difficile de trouver des messages qui rempliraient seulement une seule fonction. La diversité des messages réside non dans le monopole de l'une ou l'autre fonction, mais dans les différences de hiérarchie entre celles-ci. La structure verbale d'un message dépend avant tout de la fonction prédominante. Mais, même si la visée du référent, l'orientation vers le contexte — bref la fonction dite « dénotative », « cognitive », référentielle — est la tâche dominante de nombreux messages, la participation secondaire des autres fonctions à de tels messages doit être prise en considération par un linguiste attentif.

La fonction dite « expressive » ou émotive, centrée sur le destinataire, vise à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle. Elle tend à donner l'impression d'une certaine émotion, vraie ou feinte ; c'est pourquoi la dénomination de fonction « émotive », proposée par Marty (1) s'est révélée préférable à celle de « fonction émotionnelle ». La couche purement émotive, dans la langue, est présentée par les interjections. Celles-ci s'écartent des procédés du langage référentiel à la fois par leur configuration phonique (on y trouve des séquences phoniques particulières ou même des sons inhabituels partout ailleurs) et par leur rôle syntaxique (une interjection n'est

(1) A. Marty : *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, vol. 1, Halle, 1908.

pas un élément de phrase, mais l'équivalent d'une phrase complète). « *Tt ! Tt !* dit McGinty » : l'énoncé complet, proféré par le personnage de Conan Doyle, consiste en deux clicks de succion. La fonction émotive, patente dans les interjections, colore à quelque degré tous nos propos, aux niveaux phonique, grammatical et lexical. Si on analyse le langage du point de vue de l'information qu'il véhicule, on n'a pas le droit de restreindre la notion d'information à l'aspect cognitif du langage. Un sujet, utilisant des éléments expressifs pour indiquer l'ironie ou le courroux, transmet visiblement une information, et il est certain que ce comportement verbal ne peut être assimilé à des activités non sémiotiques comme celle, nutritive, qu'évoquait, à titre de paradoxe, Chatman (« manger des pampelousses ») (1). La différence, en français, entre [si] et [si:], avec allongement emphatique de la voyelle, est un élément linguistique conventionnel, codé, tout autant que, en tchèque, la différence entre voyelles brèves et longues, dans des paires telles que [vi] « vous » et [vi:] « sait » ; mais, dans le cas de cette paire-ci, l'information différentielle est phonématique, tandis que dans la première paire elle est d'ordre émotif. Tant que nous ne nous intéressons aux invariants que sur le plan distinctif, /i/ et /i:/ en français ne sont pour nous que de simples variantes d'un seul phonème ; mais si nous nous occupons des unités expressives, la relation entre invariant et variantes se renverse : c'est la longueur et la brièveté qui sont les invariants, réalisés par des phonèmes variables. Supposer, avec Saporta (2), que les différences émotives sont des éléments non linguistiques, « attribuables à l'exécution du message, non au message lui-même », c'est réduire arbitrairement la capacité informationnelle des messages.

Un ancien acteur du théâtre de Stanislavski à Moscou m'a raconté comment, quand il passa son audition, le fameux metteur en scène lui demanda de tirer quarante messages différents de l'expression *Segodnja večerom* « Ce soir », en variant les nuances expressives. Il fit une liste de quelque quarante situations émotionnelles et émit ensuite l'expression en question en conformité avec chacune de ces situations, que son auditoire eut à reconnaître uniquement à partir des changements dans la configuration phonique de ces deux simples mots. Dans le cadre des recherches que nous avons entreprises (sous les auspices de la Fondation

(1) S. Chatman, « Comparing Metrical Styles », in *SL*, pp. 149-172.

(2) Sol Saporta : « The Application of Linguistics to the Study of Poetic Language », in *SL*, pp. 82-93.

Rockefeller) sur la description et l'analyse du russe courant contemporain, nous avons demandé à cet acteur de répéter l'épreuve de Stanislavski. Il nota par écrit environ cinquante situations impliquant toutes cette même phrase elliptique et enregistra sur disque les cinquante messages correspondants. La plupart des messages furent décodés correctement et dans le détail par des auditeurs d'origine moscovite. J'ajouterai qu'il est facile de soumettre tous les procédés émotifs de ce genre à une analyse linguistique.

L'orientation vers le destinataire, la fonction conative, trouve son expression grammaticale la plus pure dans le vocatif et l'impératif, qui, du point de vue syntaxique, morphologique, et souvent même phonologique, s'écartent des autres catégories nominales et verbales. Les phrases impératives diffèrent sur un point fondamental des phrases déclaratives : celles-ci peuvent et celles-là ne peuvent pas être soumises à une épreuve de vérité. Quand, dans la pièce d'O'Neill, *La Fontaine, Nano* « (sur un violent ton de commandement) » dit « Buvez ! », l'impératif ne peut pas provoquer la question « est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? », qui peut toutefois parfaitement se poser après des phrases telles que : « on buvait », « on boira », « on boirait ». De plus, contrairement aux phrases à l'impératif, les phrases déclaratives peuvent être converties en phrases interrogatives : « buvait-on ? » « boira-t-on ? », « boirait-on ? »

Le modèle traditionnel du langage, tel qu'il a été élucidé en particulier par Bühler (1), se limitait à ces trois fonctions — émotive, conative et référentielle — les trois sommets de ce modèle triangulaire correspondant à la première personne, le destinateur, à la seconde personne, le destinataire, et à la « troisième personne » proprement dite — le « quelqu'un » ou le « quelque chose » dont on parle. A partir de ce modèle triadique, on peut déjà inférer aisément certaines fonctions linguistiques supplémentaires. C'est ainsi que la fonction magique ou incantatoire peut se comprendre comme la conversion d'une « troisième personne » absente ou inanimée en destinataire d'un message conatif. « Puisse cet orgelet se dessécher, *tfu, tfu, tfu, tfu* » (2). « Eau, reine des rivières, aurore ! Emporte le chagrin au delà de la mer bleue, au fond de la mer, que jamais le chagrin ne vienne alourdir le cœur

(1) Cf. K. Bühler : « Die Axiomatik der Sprachwissenschaft, » *Kant-Studien*, 38.19-90 (Berlin, 1933).

(2) Formule magique lithuanienne, cf. V.T. Mansikka, *Litauische Zaubersprüche. Folklore Fellows Communications*, 87 (1929), p. 69

léger du serviteur de Dieu, que le chagrin s'en aille, qu'il sombre au loin » (1). « Soleil, arrête-toi sur Gabaôn, et toi, lune, sur la vallée d'Ayyalôn ! Et le soleil s'arrêta et la lune se tint immobile » (2). Nous avons toutefois reconnu l'existence de trois autres facteurs constitutifs de la communication verbale ; à ces trois facteurs correspondent trois fonctions linguistiques.

Il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne (« Allo, vous m'entendez ? »), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas (« Dites, vous m'écoutez ? » ou, en style shakespearien, « Prêtez-moi l'oreille ! » — et, à l'autre bout du fil, « Hm-hm ! »). Cette accentuation du contact — la fonction phatique, dans les termes de Malinowski (3) — peut donner lieu à un échange profus de formules ritualisées, voire à des dialogues entiers dont l'unique objet est de prolonger la conversation. Dorothy Parker en a surpris d'éloquents exemples : « Eh bien ! » dit le jeune homme. « Eh bien ! » dit-elle. « Eh bien, nous y voilà, » dit-il, « Nous y voilà, n'est-ce pas, » dit-elle. « Je crois bien que nous y sommes, » dit-il, « Hop ! Nous y voilà. » « Eh bien ! » dit-elle. « Eh bien ! » dit-il, « eh bien. » L'effort en vue d'établir et de maintenir la communication est typique du langage des oiseaux parleurs ; ainsi la fonction phatique du langage est la seule qu'ils aient en commun avec les êtres humains. C'est aussi la première fonction verbale à être acquise par les enfants ; chez ceux-ci, la tendance à communiquer précède la capacité d'émettre ou de recevoir des messages porteurs d'information.

Une distinction a été faite dans la logique moderne entre deux niveaux de langage, le « langage-objet », parlant des objets, et le « métalangage » parlant du langage lui-même. Mais le métalangage n'est pas seulement un outil scientifique nécessaire à l'usage des logiciens et des linguistes ; il joue aussi un rôle important dans le langage de tous les jours. Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nous pratiquons le métalangage sans nous rendre compte du caractère métalinguistique de nos opérations. Chaque fois que le destinataire et/ou le destinataire jugent nécessaire de vérifier s'ils utilisent bien le

(1) Incantation du Nord de la Russie, cf. P.N. Rybnikov, *Pesni*, vol. 3, Moscou, 1910, p. 217 sv.

(2) Josué, 10:12.

(3) Malinowski, B. : « The Problem of Meaning in Primitive Languages », in C.K. Ogden et I.A. Richards, *The Meaning of Meaning*, New York et Londres, 9^e éd., 1953, pp. 296-336.

même code, le discours est centré sur le code : il remplit une fonction métalinguistique (ou de glose). « Je ne vous suis pas — que voulez-vous dire ? » demande l'auditeur, ou, dans le style relevé : « Qu'est-ce à dire ? » Et le locuteur, par anticipation, s'enquiert : « Comprenez-vous ce que je veux dire ? » Qu'on imagine un dialogue aussi exaspérant que celui-ci : « Le sophomore s'est fait coller. » « Mais qu'est-ce que *se faire coller* ? » « *Se faire coller* veut dire la même chose que *sécher*. » « Et *sécher* ? » « *Sécher*, c'est *échouer à un examen*. » « Et qu'est-ce qu'un *sophomore* ? » insiste l'interrogateur ignorant du vocabulaire étudiantin. « Un *sophomore* est (ou signifie) un étudiant de seconde année. » L'information que fournissent toutes ces phrases énonciationnelles porte uniquement sur le code lexical du français : leur fonction est strictement métalinguistique. Tout procès d'apprentissage du langage, en particulier l'acquisition par l'enfant de la langue maternelle, a abondamment recours à de semblables opérations métalinguistiques ; et l'aphasie peut souvent se définir par la perte de l'aptitude aux opérations métalinguistiques (1).

Nous avons passé en revue tous les facteurs impliqués dans la communication linguistique sauf un, ^{avec sur} le message lui-même. La visée (*Einstellung*) du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte, est ce qui caractérise la fonction poétique du langage. Cette fonction ne peut être étudiée avec profit si on perd de vue les problèmes généraux du langage, et, d'un autre côté, une analyse minutieuse du langage exige que l'on prenne sérieusement en considération la fonction poétique. Toute tentative de réduire la sphère de la fonction poétique à la poésie, ou de confiner la poésie à la fonction poétique, n'aboutirait qu'à une simplification excessive et trompeuse. La fonction poétique n'est pas la seule fonction de l'art du langage, elle en est seulement la fonction dominante, déterminante, cependant que dans les autres activités verbales elle ne joue qu'un rôle subsidiaire, accessoire. Cette fonction, qui met en évidence le côté palpable des signes, approfondit par là même la dichotomie fondamentale des signes et des objets. Aussi, traitant de la fonction poétique, la linguistique ne peut se limiter au domaine de la poésie.

« Pourquoi dites-vous toujours *Jeanne et Marguerite*, et jamais *Marguerite et Jeanne* ? Préférez-vous Jeanne à sa sœur jumelle ? » « Pas du tout, mais ça sonne mieux ainsi. » Dans une suite de deux mots coordonnés, et dans la mesure où aucun problème de

(1) Cf. ici-même. ch. II, 3^e partie.

hiérarchie n'interfère, le locuteur voit, dans la préséance donnée au nom le plus court, et sans qu'il se l'explique, la meilleure configuration possible du message.

Un jeune fille parlait toujours de « l'affreux Alfred. » « Pourquoi affreux ? » « Parce que je le déteste. » « Mais pourquoi pas terrible, horrible, insupportable, dégoûtant ? » « Je ne sais pas pourquoi, mais affreux lui va mieux. » Sans s'en douter, elle appliquait le procédé poétique de la paronomase.

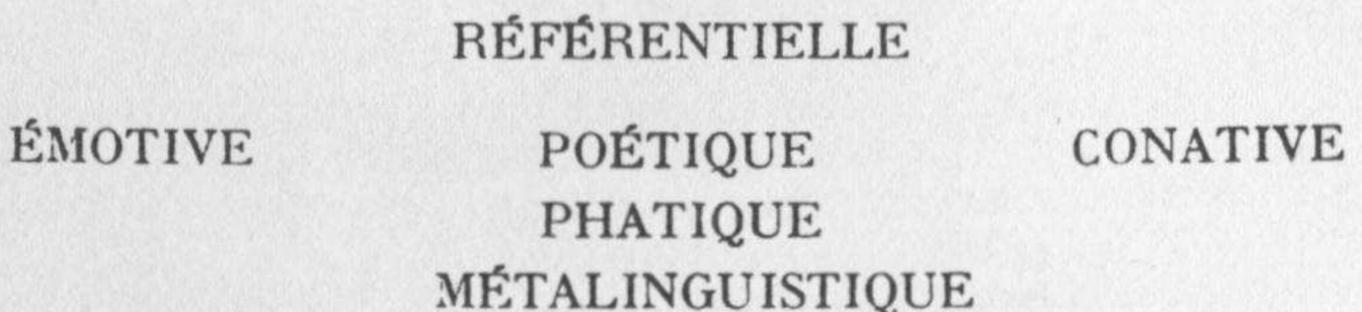
Analysons brièvement le slogan politique *I like Ike* : il consiste en trois monosyllabes et compte trois diphtongues /ay/, dont chacune est suivie symétriquement par un phonème consonantique, /..l..k..k/. L'arrangement des trois mots présente une variation : aucun phonème consonantique dans le premier mot, deux autour de la diphtongue dans le second, et une consonne finale dans le troisième. Hymes (1) a noté la dominance d'un semblable noyau /ay/ dans certains sonnets de Keats. Les deux colons de la formule *I like / Ike* riment entre eux, et le second des deux mots à la rime est complètement inclus dans le premier (rime en écho), /layk/ - /ayk/, image paronomastique d'un sentiment qui enveloppe totalement son objet. Les deux colons forment une allitération vocalique, et le premier des deux mots en allitération est inclus dans le second : /ay/ - /ayk/, image paronomastique du sujet aimant enveloppé par l'objet aimé. Le rôle secondaire de la fonction poétique renforce le poids et l'efficacité de cette formule électorale.

Comme nous l'avons dit, l'étude linguistique de la fonction poétique doit outrepasser les limites de la poésie, et, d'autre part, l'analyse linguistique de la poésie ne peut se limiter à la fonction poétique. Les particularités des divers genres poétiques impliquent la participation, à côté de la fonction poétique prédominante, des autres fonctions verbales, dans un ordre hiérarchique variable. La poésie épique, centrée sur la troisième personne, met fortement à contribution la fonction référentielle ; la poésie lyrique, orientée vers la première personne, est intimement liée à la fonction émotive ; la poésie de la seconde personne est marquée par la fonction conative, et se caractérise comme supplicatoire ou exhortative, selon que la première personne y est subordonnée à la seconde ou la seconde à la première.

Maintenant que notre rapide description des six fonctions de

(1) Dell Hymes : « Phonological Aspects of Style : Some English Sonnets », in *SL*, pp. 109-131.

base de la communication verbale est plus ou moins complète, nous pouvons compléter le schéma des six facteurs fondamentaux par un schéma correspondant des fonctions :



Selon quel critère linguistique reconnaît-on empiriquement la fonction poétique ? En particulier, quel est l'élément dont la présence est indispensable dans toute œuvre poétique ? Pour répondre à cette question, il nous faut rappeler les deux modes fondamentaux d'arrangement utilisés dans le comportement verbal : la *sélection* et la *combinaison* (1). Soit « enfant » le thème d'un message : le locuteur fait un choix parmi une série de noms existants plus ou moins semblables, tels que enfant, gosse, mioche, gamin, tous plus ou moins équivalents d'un certain point de vue ; ensuite, pour commenter ce thème, il fait choix d'un des verbes sémantiquement apparentés — dort, sommeille, repose, somnole. Les deux mots choisis se combinent dans la chaîne parlée. La sélection est produite sur la base de l'équivalence, de la similarité et de la dissimilarité, de la synonymie et de l'antonymie, tandis que la combinaison, la construction de la séquence, repose sur la contigüité. *La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison.* L'équivalence est promue au rang de procédé constitutif de la séquence. En poésie, chaque syllabe est mise en rapport d'équivalence avec toutes les autres syllabes de la même séquence ; tout accent de mot est censé être égal à tout autre accent de mot ; et de même, inaccentué égale inaccentué ; long (prosodiquement) égale long, bref égale bref ; frontière de mot égale frontière de mot, absence de frontière égale absence de frontière ; pause syntaxique égale pause syntaxique, absence de pause égale absence de pause. Les syllabes sont converties en unités de mesure, et il en va de même des mores ou des accents.

On peut faire remarquer que le métalangage lui aussi fait un usage séquentiel d'unités équivalentes, en combinant des expressions synonymes en une phrase équationnelle : $A = A$ (« *La*

(1) Cf. ici-même, ch. II, 2^e et 5^e parties.

jument est la femelle du cheval »). Entre la poésie et le métalangage, toutefois, il y a une opposition diamétrale : dans le métalangage, la séquence est utilisée pour construire une équation, tandis qu'en poésie c'est l'équation qui sert à construire la séquence.

En poésie, et jusqu'à un certain point dans les manifestations latentes de la fonction poétique, les séquences délimitées par des frontières de mot deviennent commensurables, un rapport est perçu entre elles, qui est soit d'isochronie, soit de gradation. Dans « Jeanne et Marguerite », nous voyons à l'œuvre le principe poétique de la gradation syllabique, ce même principe qui, dans les cadences des épopées populaires serbes, a été élevé au rang de loi obligatoire (1). Sans les deux dactyles qui la composent, l'expression anglaise *innocent bystander* serait difficilement devenue un cliché (2). C'est la symétrie des trois verbes dissyllabiques avec consonne initiale et voyelle finale identiques qui donne sa splendeur au laconique message de victoire de César : « *Veni, vidi, vici.* »

La mesure des séquences est un procédé qui, en dehors de la fonction poétique, ne trouve pas d'application dans le langage. C'est seulement en poésie, par la réitération régulière d'unités équivalentes, qu'est donnée, du temps de la chaîne parlée, une expérience comparable à celle du temps musical — pour citer un autre système sémiotique. Gerard Manley Hopkins, qui fut un grand pionnier de la science du langage poétique, a défini le vers comme « un discours répétant totalement ou partiellement la même figure phonique » (3). La question que Hopkins pose ensuite : « Mais tout ce qui est vers est-il poésie ? » peut recevoir une réponse définitive à partir du moment où la fonction poétique cesse d'être arbitrairement confinée au domaine de la poésie. Les vers mnémoniques cités par Hopkins — du genre « Tes père et mère honoreras... » — les modernes bouts-rimés publici-

(1) Cf. T. Maretić : « *Metrika narodnih nasih pjesama* », *Rad Jugoslavenske Akademije*, 168, 170 (Zagreb, 1907).

(2) NDT : Le lecteur français n'aura pas de peine à trouver des exemples au moins aussi frappants. Dans « OAS, assassins » /o-a-es a-sa-sě/, on trouve appliqué le principe d'isochronie ; l'équivalence des sons induit l'équivalence des sens. Dans « OAS, SS » /o-a-es es-es/, le second terme, écho amplifié, dédoublé, de la dernière syllabe du premier terme, sur le plan du son, offre l'image paronomastique des séquelles fâcheuses de l'action de l'OAS, sur le plan du sens. Ces exemples indiquent assez l'importance de la fonction poétique, son action structurante, cristallisatrice, sur la réalité sociale et culturelle.

(3) G.M. Hopkins : *The Journals and Papers*, H. House, ed., Londres (1959).

taires, les lois médiévales versifiées qu'a mentionné Lotz (1), ou encore les traités scientifiques sanscrits en vers — que la tradition indienne distingue strictement de la vraie poésie (*kāvya*) — tous ces textes métriques font usage de la fonction poétique sans toutefois assigner à cette fonction le rôle contraignant, déterminant, qu'elle joue en poésie. En fait donc, le vers dépasse les limites de la poésie, mais en même temps le vers implique toujours la fonction poétique. Et apparemment aucune culture n'ignore la versification, cependant qu'il existe beaucoup de types culturels où le « vers appliqué » est inconnu ; de plus, même dans les cultures qui connaissent à la fois le vers pur et le vers appliqué, celui-ci apparaît toujours comme un phénomène secondaire, incontestablement dérivé. L'utilisation de moyens poétiques dans une intention hétérogène ne masque pas leur essence première, pas plus que des éléments de langage émotif, utilisés dans la poésie, ne perdent leur nuance émotive. Un flibustier (2) peut bien réciter *Hiawatha* parce que ce texte est long, la poésie (*poeticalness*) n'en reste pas moins le but premier du texte lui-même. Il va de soi que l'existence de sous-produits commerciaux de la poésie, de la musique ou de la peinture ne suffit pas à séparer les questions de forme — qu'il s'agisse du vers, de la musique ou de la peinture — de l'étude intrinsèque de ces différents arts eux-mêmes.

En résumé, l'analyse du vers est entièrement de la compétence de la poétique, et celle-ci peut être définie comme cette partie de la linguistique qui traite de la fonction poétique dans ses relations avec les autres fonctions du langage. La poétique au sens large du mot s'occupe de la fonction poétique non seulement en poésie, où cette fonction a le pas sur les autres fonctions du langage, mais aussi en dehors de la poésie, où l'une ou l'autre fonction prime la fonction poétique.

La « figure phonique » réitérative, dans laquelle Hopkins voyait le principe constitutif du vers, peut être déterminée de manière plus précise. Une telle figure utilise toujours au moins un (ou plus d'un) contraste binaire entre le relief relativement haut et relativement bas des différentes sections de la séquence phonématique.

(1) J. Lotz : « Metric Typology », in *SL*, pp. 135-148.

(2) NDT : « Flibustier » est le nom donné, aux Etats-Unis, aux parlementaires qui, dans le but de faire de l'obstruction, gardent la parole à la tribune le plus longtemps possible, en discourant sur n'importe quel sujet. *Hiawatha* est le titre d'un célèbre poème de Longfellow.

A l'intérieur d'une syllabe, la partie proéminente, nucléaire, syllabique, constituant le sommet de la syllabe, s'oppose aux phonèmes moins saillants, marginaux, non syllabiques. Toute syllabe contient un phonème syllabique, et l'intervalle entre deux phonèmes syllabiques successifs est, toujours dans certaines langues, très souvent dans les autres, rempli par des phonèmes marginaux non syllabiques. Dans la versification dite syllabique, le nombre des phonèmes syllabiques dans une chaîne métriquement délimitée (unité de durée) est une constante, tandis que la présence d'un phonème ou d'un groupe de phonèmes non syllabiques entre deux syllabiques consécutifs dans une chaîne métrique n'est une constante que dans les langues qui prescrivent l'occurrence de phonèmes non syllabiques entre les syllabiques, et, de plus, dans les systèmes de versification qui proscrivent l'hiatus. Une autre manifestation de la tendance à un modèle syllabique uniforme consiste à éviter les syllabes fermées à la fin du vers ; c'est ce qu'on observe, par exemple, dans les chants épiques serbes. Le vers syllabique italien montre une tendance à traiter une suite de voyelles non séparées par des phonèmes consonantiques comme une seule syllabe métrique (1).

Dans certains types de versification, la syllabe est la seule unité constante dans la mesure du vers, et une limite grammaticale est la seule ligne de démarcation constante entre les séquences mesurées, tandis que, dans d'autres types, les syllabes à leur tour sont dichotomisées en proéminentes et non-proéminentes, et/ou deux niveaux de limites grammaticales sont distingués du point de vue de la fonction métrique, les frontières de mots et les pauses syntaxiques.

Si l'on excepte les variétés du vers dit libre qui sont basées sur la combinaison des intonations et des pauses, tout mètre utilise la syllabe comme unité de mesure au moins dans certaines sections du vers. Ainsi, dans le vers accentuel pur (*sprung rhythm* — « rythme bondissant » — dans la terminologie de Hopkins), le nombre de syllabes sur le temps faible (*slack* — « mou » — selon Hopkins) peut varier, mais le temps fort (ictus) ne contient jamais qu'une seule syllabe.

Dans toute forme de vers accentuel, le contraste entre proéminence et non-proéminence est obtenu en recourant à la distinction entre syllabes accentuées et inaccentuées. La plupart des types accentuels jouent essentiellement du contraste entre syl-

(2) Cf. Levi, A. : « Della versificazione italiana », *Archivum Romanicum*, 14. 449-526 (1930), sections VIII-IX.

labes porteuses et syllabes non porteuses de l'accent de mot, mais certaines variétés de vers accentuel utilisent les accents syntaxiques ou accents de groupe, ceux que Wimsatt et Beardsley (1) désignent comme « les accents principaux des mots principaux » et qui sont opposés comme proéminents aux syllabes dépourvues de tels accents syntaxiques principaux.

Dans le vers quantitatif (« chronématique »), les syllabes longues et brèves s'opposent mutuellement comme étant respectivement proéminentes et non-proéminentes. Ce contraste est normalement assuré par les centres de syllabes, phonologiquement longs et brefs. Mais, dans des types métriques comme ceux de l'arabe et du grec ancien, qui identifient longueur « par position » et longueur « par nature » les syllabes minimales consistant en un phonème consonantique plus une voyelle d'une more s'opposent aux syllabes comportant un surplus (une seconde more ou une consonne terminale) comme des syllabes simples et non-proéminentes s'opposant à des syllabes complexes et proéminentes.

La question reste pendante de savoir si, à côté du vers accentuel et du vers quantitatif, il existe un type « tonématique » de versification dans les langues où les différences d'intonation syllabique sont utilisées pour distinguer les significations des mots (2). Dans la poésie chinoise classique (3), les syllabes à modulations (en chinois *tsé*, « tons défléchis ») s'opposent aux syllabes non modulées (*p'ing*, « tons étales »), mais il semble bien qu'un principe quantitatif sous-tende cette opposition ; c'est ce qu'avait déjà entrevu Polivanov, et Wang Li en a donné une judicieuse interprétation (4). Il apparaît que dans la tradition métrique chinoise les tons étales s'opposent aux tons défléchis comme des sommets de syllabe tonaux longs à des sommets brefs, de sorte que le vers est basé sur l'opposition long/bref.

Joseph Greenberg a attiré mon attention sur une autre variété de versification tonématique — c'est le vers des énigmes Efik, qui est basé sur la particularité prosodique de registre ou de niveau (5).

(1) Wimsatt, W.K. Jr et M.C. Beardsley : « The Concept of Meter : an Exercise in Abstraction », *Publications of the Modern Language Association of America*, 74.585-598 (1959) ; résumé dans SL pp. 191-196.

(2) R. Jakobson : *O češskom stize...* Berlin-Moscou, 1923.

(3) Bishop, J.L. : « Prosodic Elements in T'ang Poetry », *Indiana University Conference on Oriental Western Literary Relations*, Chapel Hill, 1955.

(4) (a) Polivanov, E.D. : « O metričeskom xaraktere kitajskogo stixosloženija » *Doklady Rossijskoj Akademii Nauk*, serija V, 156-158 (1924) ; (b) Wang Li : *Han-yü shih-lü-hsuëh* (= « Versification chinoise ») Changhaï, 1958.

(5) Cf. ici-même, ch. VI, « Phonologie et phonétique », 3.31.

Dans les exemples cités par Simmons (1), la question et la réponse forment deux octosyllabes, présentant la même distribution de phonèmes syllabiques à tons hauts (*h*) et bas (*b*) ; de plus, dans chaque hémistiche, les trois dernières des quatre syllabes présentent un schéma tonématique identique : *bhhb/hhbb/|bhhb/hhbb*. Tandis que la versification chinoise se présente comme une variété particulière du vers quantitatif, le vers des énigmes Efik est lié au vers accentuel habituel par l'opposition de deux degrés dans le relief (force ou hauteur) du ton vocal. De sorte qu'un système métrique de versification ne peut être basé que sur l'opposition des sommets et des marges de syllabe (vers syllabique), sur le niveau relatif des sommets (vers accentuel) ou sur la longueur relative des sommets syllabiques ou des syllabes entières (vers quantitatif).

Dans les manuels de littérature, on trouve parfois exprimé le préjugé que le syllabisme, par opposition à la vivante pulsation du vers accentuel, se réduit à un compte mécanique des syllabes. Si, cependant, on examine les mètres binaires caractéristiques d'un type de versification à la fois strictement syllabique et accentuel, on y observe deux successions homogènes de sommets et de dépressions semblables à des vagues. De ces deux courbes ondulatoires, l'une, la syllabique, est faite de phonèmes nucléaires sur la crête et habituellement de phonèmes marginaux dans les creux de la vague. Quant à la courbe accentuelle qui se superpose à la courbe syllabique, en règle générale elle fait alterner les syllabes accentuées et inaccentuées sur les crêtes et dans les creux respectivement.

En vue d'une comparaison avec les mètres anglais, j'attirerai votre attention sur les formes similaires du vers binaire en russe, formes qui, au cours des cinquante dernières années, ont vraiment été soumises à une étude exhaustive (2). La structure du vers peut être très complètement décrite et interprétée en termes de probabilités enchaînées. En plus de la frontière de mot obligatoire entre les vers, qui est un invariant dans tous les mètres russes, dans le type classique du vers russe syllabique et accentuel (« syllabo-tonique » dans la terminologie indigène), on observe les constantes suivantes : (1) le nombre de syllabes dans le vers,

(1) Simmons, D.C. : « Specimens of Efik Folklore », *Folklore*, 66. 417-424 (1955).

(2) Voir en particulier Taranovski, K. : *Ruski dvodelni ritmovi*, Belgrade, 1955.

du début au dernier temps marqué, est stable ; (2) ce tout dernier temps marqué porte un accent de mot ; (3) une syllabe accentuée ne peut tomber sur le temps non-marqué si un temps marqué est occupé par une syllabe inaccentuée appartenant au même mot (de sorte qu'un accent de mot ne peut coïncider avec un temps non-marqué que dans le cas où il appartient à un mot monosyllabique).

A côté de ces caractéristiques qui sont obligatoires pour tout vers composé dans un mètre donné, il y a des éléments qui présentent une haute probabilité d'occurrence sans être constamment présents. A côté des signaux à occurrence certaine (« probabilité un »), des signaux à occurrence probable (« probabilité inférieure à un ») interviennent dans la notion du mètre. En reprenant les termes dans lesquels Cherry (1) décrit la communication humaine, on pourrait dire que, évidemment, le lecteur de poésie « peut être incapable d'attacher des fréquences numériques » aux constituants du mètre, mais que, dans la mesure où il saisit la forme du vers, il se fait inconsciemment une idée de leur ordre hiérarchique (*rank order*).

Dans les mètres russes binaires, toutes les syllabes impaires en comptant à reculons à partir du dernier temps marqué — en bref, tous les temps non-marqués — sont normalement occupées par des syllabes inaccentuées, si on excepte un pourcentage très faible de monosyllabes accentués. Toutes les syllabes paires, à nouveau en comptant à partir du dernier temps marqué, montrent une assez nette tendance à être des syllabes porteuses de l'accent de mot, mais les probabilités d'occurrence en sont inégalement distribuées parmi les temps marqués successifs du vers. Plus la fréquence relative des accents de mot est élevée pour un temps marqué donné, plus la proportion est basse pour le temps marqué précédant. Comme le dernier temps marqué est toujours accentué, l'avant-dernier présente le plus bas pourcentage d'accents de mots ; sur le temps marqué précédant la quantité en est à nouveau plus élevée, sans atteindre le maximum manifesté par le dernier temps marqué ; si on remonte encore d'un temps marqué vers le début du vers, le pourcentage des accents diminue à nouveau, sans atteindre le minimum représenté par l'avant-dernier ; et ainsi de suite. Ainsi la distribution des accents de mots parmi les temps marqués à l'intérieur du vers, le clivage en temps marqués forts et faibles, crée une *courbe ondulatoire régressive*

(1) C. Cherry : *On Human Communication*, New York, 1957.

qui se superpose à l'alternance balancée des temps marqués et des temps non-marqués. Incidemment, disons qu'il serait intéressant de rechercher quelle est la relation entre les « temps marqués forts » et les accents de groupe.

Il y a donc dans le mètre russe binaire trois couches superposées, stratifiées, de courbes ondulatoires : (1) l'alternance des centres et des marges de syllabes ; (2) la division des centres de syllabes en temps marqués et temps non-marqués alternés ; (3) l'alternance de temps marqués forts et faibles. Par exemple, le tétramètre iambique masculin des *xix^e* et *xx^e* siècles peut être représenté par la figure I ; un système triadique semblable se retrouve dans les formes anglaises correspondantes.

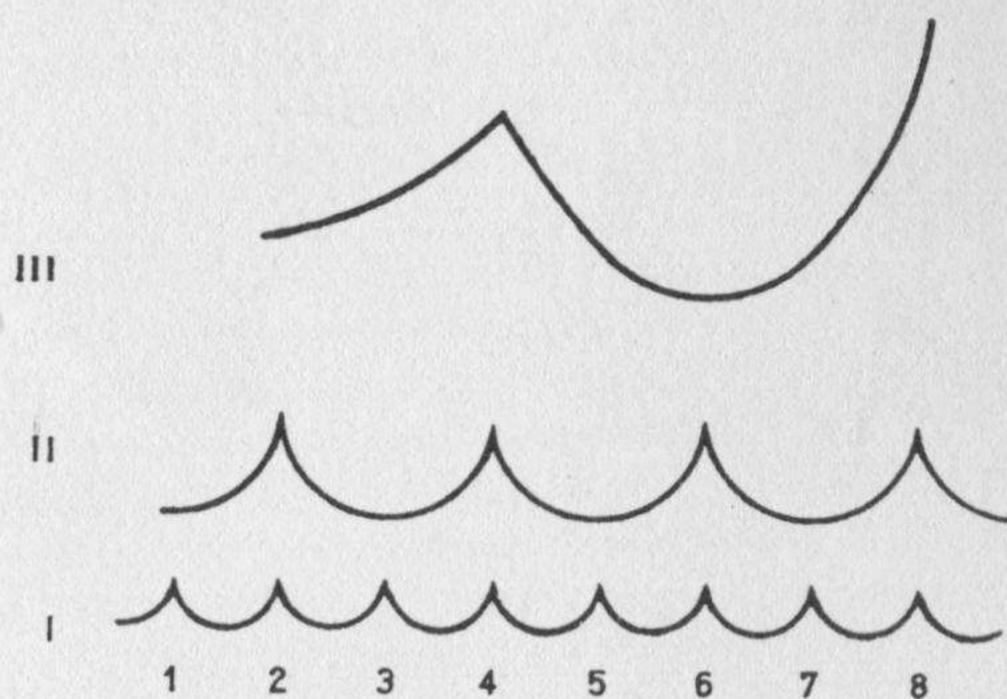


Fig. 1

Trois temps marqués sur cinq sont privés d'accent de mot dans le vers iambique de Shelley : *Laugh with an inextinguishable laughter*. Sept temps marqués sur seize sont inaccentués dans le quatrain suivant, que nous extrayons d'un récent poème de Pasternak, écrit en tétramètres iamniques, *Zemlja* (« La Terre ») :

I úlica za panibráta
S okónnicej podslepovátoj,
I béloj nóči i zakátu
Ne razminút'sja u rekí.

Comme une majorité considérable de temps marqués coïncident avec des accents de mots, l'auditeur ou le lecteur de vers russes est préparé à rencontrer, selon un haut degré de probabilité, un accent de mot sur toute syllabe paire des vers iamniques, mais, au début même du quatrain de Pasternak, à la quatrième, et, un peu plus loin, à la sixième syllabe — et cela dans le premier et dans le second vers — il se trouve en position